

gnant d'une fidélité jalouse et ombrageuse. Toute l'histoire du peuple canadien-français durant ce siècle est cela même : un éclatant exemple de ce que peut la volonté.

C'est le lundi de Pâques que je suis arrivé à Montréal. Et je ne me suis pas encore consolé de ne m'y être pas trouvé vingt quatre heures plus tôt. Ou pour mieux dire, si j'avais été libre de mon temps, j'aurais voulu passer au Canada la semaine sainte. J'aurais aimé à suivre les exercices de la semaine sainte dans cette église de Notre-Dame où notre jeune compatriote, le Père Hébert, s'adressait à une foule énorme, compacte et fervente ; j'aurais été heureux d'assister à ce grand élan de piété qui transporte ces âmes croyantes le jour de Pâques. J'ai un autre regret, d'un caractère fort différent, que je vais exprimer tout de suite, pour avoir aussitôt terminé le chapitre des doléances. C'est de n'avoir pas été gelé au Canada. Les donneurs de conseils ne m'avaient pas ménagé les avertissements. Je m'étais, d'après leurs indications, pourvu de couvertures, de manteaux fourrés, de chaussures blindées et de tout l'attirail des expédition au Pôle Nord. J'en ai été quitte pour rapporter mon attirail. Je l'offrirai à Tartarin. Il n'a pas servi. Mais tout de même cela me chagrine. C'est Voltaire qui appelait dédaigneusement le Canada : « quelques arpents de neige » ; il ne comprenait pas qu'on se battit pour garder une possession si négligeable. Les Canadiens lui ont gardé rancune de cette expression fâcheuse ; et on le comprend ; mais Voltaire avait de ces légèretés de talon rouge, surtout dans les questions graves, et notamment dans les questions de patrie. Hélas ! je n'ai pas vu de neige au Canada. Tout au plus m'en a-t-on montré quelques tas qu'on n'avait péniblement gardés comme spécimen. Ce n'était pas sérieux. Je n'ai pas vu davantage cette végétation luxuriante qui, paraît-il, éclate en quelques jours au lendemain même de l'hiver. La saison était défavorable au visiteur. Ce n'était plus le Canada enseveli dans ses neiges et pas encore le Canada radieux sous sa verdure puissante. Les chemins étaient gris, les arbres étaient dénudés, les prairies étaient pelées et rougeâtres. A vrai dire il ne m'a pas été donné de goûter ici le pittoresque